

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 3

Artikel: Un petit mot à ces dames : par un vieux philosophe
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197360>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous venons de recevoir la vigoureuse réponse qu'on va lire aux articles que nous avons publiés sous le titre : *Quelques vérités à ces messieurs, par une Lausannoise qui s'y connaît*.

Cette réponse nous démontre une fois de plus qu'il y a du vrai des deux côtés, et que tant que notre pauvre monde existera, il ne sera pas plus facile d'arranger entre eux maris et femmes, que ménager la chèvre et le chou.

Un petit mot à ces dames.

Par un vieux philosophe.

Eh bien ! nous voilà proprement arrangés ! Qu'en dites-vous, Messieurs ? Inutile de vous demander si vous avez fait votre examen de conscience en lisant cette *Lausannoise qui s'y connaît*. Chacun de vous aura trouvé une catégorie où se ranger, et il s'y rencontrera sans doute en fort nombreuse compagnie. Votre premier mouvement aura été, comme le mien, de vous cacher, de ne plus vous montrer à la lumière du soleil. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer : la longanimité de ces dames à supporter des monstres pareils, ou la cruauté des hommes qui font le malheur des femmes.

Cependant, Madame la Lausannoise, il y a dans votre dernier paragraphe un petit air de défi qui me pique au jeu. Vous nous octroyez gracieusement la permission de chercher vos défauts, mais on sent, à vous entendre, que vous considérez cette entreprise comme étant au-dessus de nos forces, et vous comptez bien rester à jamais sur le piédestal que vous vous êtes élevé.

Eh bien ! pourquoi pas ! Je crains bien qu'à lutter contre un adversaire tel que vous la lutte ne soit bien inégale, mais, à défaut du talent dont vous faites preuve et qui me manque totalement, j'aurai, pour défendre notre pauvre cause, une conviction bien solide. D'ailleurs : « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ! »

Vous vous plaignez, chère Madame, des déceptions qui attendent la jeune femme. Elle avait un fiancé poli, aimable, prévenant, elle trouve, au lendemain de ses noces, un vrai grognon, maussade, qui fume, etc... (Je ne me sens pas la force de refaire cette longue énumération).

Mais, ma bonne dame, relisez donc l'antique histoire de Jacob. Cet honnête patriarche croyait avoir épousé Rachel et s'aperçut, le lendemain, que ce n'était que Léa. Combien d'hommes font encore aujourd'hui cette triste découverte. On leur a amené une fiancée enveloppée de ses vertus et de ses charmes, comme Léa le fut de son voile ; et le lendemain il ne reste, hélas, qu'une créature humaine, sujette, comme les autres humains, à des faiblesses.

Si nous sommes si aimables avant le mariage, c'est qu'à ce moment, on vous a si bien parées, que nous vous plaçons très haut, dans un idéal inaccessible. Après... c'est votre faute si nous changeons de sentiment. Pourquoi le papillon ne tient-il pas ce que promettait la chrysalide.

Voici un jeune homme qui, un beau jour,

vers les vingt-cinq ou vingt-huit ans, s'aperçoit qu'il a du cœur et que ce cœur ne demande qu'à battre et à se remplir. Il a une petite position, il espère de l'avancement : « Mon cher, se dit-il, voilà le moment de te marier ! Cherche ! » Et le voilà en chasse. Il regarde à gauche et à droite, frappe à bien des portes ; enfin il rencontre l'objet de ses rêves ! C'est au bal ! Une délicieuse vision trouble ses yeux ; dans un fouillis de dentelles ornant une suave toilette rose ou bleue, il a vu apparaître celle que son cœur attendait, et ce cœur se met à battre. Dès lors c'est fini ! Ses amis, pour peu qu'ils soient clairvoyants, se diront tout de suite : « Pauvre Paul, encore un de fichu ! »

Il a revu son adorée ; il a commencé les démarches, a obtenu la permission de faire sa cour, et le voilà en route pour le paradis.

Les parents de la jeune fille ont cent façons de se renseigner. Il travaille, ce jeune homme, il a un patron, une maîtresse de pension, qui pourrait dire ce qu'il est, s'il rentre tard, s'il va au café, s'il a un bon caractère. Il fait sans doute partie d'une ou deux sociétés ; à Lausanne, c'est forcé. Il a donc des amis que l'on peut faire interroger. Ils sauront tout de sa vie, même ses fredaines ; c'est si agréable pour une belle-mère d'avoir quelque chose qui puisse servir plus tard d'assommoir pour son gendre.

Lui, ne sait de sa future femme que ce qu'on veut lui raconter. Il ne peut pas s'informer ; on se moquerait de lui, et d'ailleurs, qui oserait dire du mal d'une jeune fille ? Il cherche bien dans ses visites à se rendre compte des goûts et des aptitudes de sa fiancée, mais il est si facile de lui jeter de la poudre aux yeux. Il est trop ignorant des petits mystères de la toilette féminine pour s'apercevoir que ces délicieux cheveux bouclés ont coûté chaque matin une heure à arranger, que cette toilette si simple est, en réalité, très compliquée.

Il saura que sa belle touche du piano, qu'elle fait des broderies superbes ; on lui fera voir les dessins qu'elle a exécutés à l'école, on lui fera goûter les petits gâteaux qu'elle a cuits ; mais comme il n'osera jamais la prier de recoudre un bouton à son habit, et qu'il ne s'aviserait jamais de demander si elle sait cuire un rôti, autrement qu'en théorie, il ignore complètement si elle est capable de faire une bonne ménagère.

Je vous entends d'ici : « C'est bien fait, s'il est trompé. Ce n'est pas au bal que l'on va chercher une femme ! » Mon Dieu ! je crois comme vous que ce n'est pas là qu'on doit commencer cette affaire si sérieuse qu'on appelle le mariage. Mais où voulez-vous qu'un jeune homme qui n'a que peu de relations cherche chaussure à son pied ? Il est bien forcé de saisir les rares occasions où un jeune homme peut causer à une jeune fille sans risquer une gifle ou des cancanes.

Voyons maintenant notre jeune époux après son mariage. — Il a vite fait d'apercevoir les petits artifices de toilette que les femmes trouvent tout naturels et qui répugnent si fort aux hommes. Il trouve une jeune femme qui a

appris sans doute à faire la cuisine, mais qui n'y a aucun goût ; c'est si matériel de manger. N'est-ce pas bien plus joli de recevoir ses amies ou d'aller les voir, d'ouvrir devant elles ses armoires et de leur faire admirer ses richesses ?

Les premiers temps, le mari patiente ; l'amour fait passer tout cela. Puis il se rassasie de n'avoir jamais un dîner bien cuit ; il en vient à regretter l'ordinaire de la pension bourgeoise. Et les autres déconvenues suivent. Il croyait épouser une femme capable de le comprendre, de l'aider ; il n'a épousé qu'une jolie poupée, qui aurait pu autrefois se développer, si l'éducation stupide que l'on donne trop souvent à nos jeunes filles n'avait pas tourné son esprit vers des futilités et des niaiseries. La femme, au lieu d'être sa moitié, au vrai sens du mot, n'est qu'un objet de luxe, quelquefois assez cher. Il n'osera lui parler affaires ; elle n'y comprend rien ou n'y veut rien comprendre ; politique non plus, on ne politiaille pas avec une jeune femme... Que faut-il faire : roucouler ? c'est très joli, mais cela finit par lasser.

Bien souvent la jeune épouse, persuadée comme beaucoup de ses pareilles, que son mari a commis des horreurs avant son mariage et que ses amis ne sont bons qu'à lui donner de mauvais conseils, les aura éloignés le plus tôt possible. Le jeune mari se sentira, un beau soir, un invincible besoin d'aller parler d'autre chose que d'amour, de revoir ces bonnes figures d'amis qui sont une partie de sa jeunesse et il retournera au café. Quoi d'étonnant ? Il n'en abusera sans doute pas souvent, et si sa femme a le bon sens de ne pas le gronder, tout ira bien, mais si elle commence à pleurer, à prendre des airs de saule pleureur, l'agacement viendra et le pauvre homme se dira : « Vaille que vaille ; puisqu'il faut avoir la tempête, du moins que ce soit pour quelque chose ! »

Et maintenant, chère Madame, voulez-vous quelques types ?

Voici la femme *gendarme*. C'est elle qui mène la maison et son mari. Tout passe par ses ordres ; elle tient la bourse et se fait rendre compte chaque soir de l'argent dépensé. Le dimanche, quand toute la famille va se promener et prend un rafraîchissement, c'est elle qui commande. Le pauvre mari a dû se plier à ses exigences.

Il n'a plus même la faculté d'acheter ses cravates ; il ne doit pas s'habiller à son goût, mais à celui de sa femme. Il doit porter des flanelles, même s'il n'en a nul besoin, et qu'elles lui râpent la peau. On le purge en même temps que les enfants, et on le gronde s'il se fait couper les cheveux sans en avoir parlé à la maison.

Voici la femme *piorne*. Elle peut être excellente ménagère, avoir même un talent spécial pour les confitures, mais elle ne cesse de vous accabler de ses jérémiades. Quand le pauvre mari rentre le soir harassé, espérant se distraire de ses soucis, il doit entendre tout au long les plaintes de sa femme : la bonne s'est levée trop tard, le laitier n'a pas fait la bonne

mesure ; le petit a eu mal au ventre, et la pauvre maman a eu tant de peine... si elle avait su elle ne se serait pas mariée, et patati et patata.

Le mari doit essayer de consoler la pauvre femme, et écouter avec résignation les doléances bébêtes de sa moitié, alors qu'il aurait besoin lui-même d'un bon conseil et d'une parole réconfortante.

Voici la femme *coquette*, la terreur des petites bourses. Elle est toujours vêtue comme une dame, et ses enfants n'ont que des robes blanches, — c'est si joli le blanc pour les enfants ! mais son mari a des chaussettes trouées et on mange des repas d'anachorète. Son mari n'ose pas la promener en ville ; elle veut acheter tout ce qu'elle voit et fait retourner les messieurs.

Voici la femme *bavarde*, la terreur du quartier. On la voit le samedi matin au marché, un panier au bras, les deux mains croisées sur son ventre. Si le marché n'existait pas, il faudrait l'inventer. Ce jour-là, si le diner n'est pas prêt à midi, si les chambres ne sont pas faites, le mari n'a rien à dire. « J'ai été au marché » ! C'est péremptoire cela !

La bavarde a ses coins attirés ; elle aime les enfoncements obscurs d'où l'on peut voir tous ceux qui passent sans être vue. Elle a aussi ses interlocutrices préférées, mais elle parle à tout le monde. Si elle achète une fois un peu de persil à une paysanne, soyez sûre qu'elle va lui raconter combien elle a d'enfants et combien son mari gagne. Le nombre des ménages qu'elle a brouillés est incalculable. Elle-même ne s'en doute pas. Elle est persuadée qu'elle est la discrétion même. Elle a le talent de raconter les choses les plus innocentes de manière à en faire des crimes ; c'est pour elle qu'ont été faits les vers suivants :

Qu'une femme parle sans langue,
Et fasse même une harangue,
Je le crois bien !
Qu'ayant une langue, au contraire,
Une femme puisse se taire,
Je n'en crois rien !

Voici la femme *artiste ou bas-bleu*. Elle a été ordinairement à l'étranger ; elle a appris le russe ou l'anglais, et trouve déshonorant que son mari ne le sache pas. Aussi lui a-t-elle acheté une grammaire et s'est-elle mise en tête de lui donner des leçons. Le malheureux se prête d'abord de bonne grâce à cette fantaisie. Il veut bien conjuguer le verbe *aimer* dans une autre langue, il sait que cela finit toujours comme en français, mais quand il voit que c'est sérieux, il pense involontairement au café et *file* en tapinois faire une partie avec les amis.

On pourrait multiplier les portraits. En voilà assez, je crois, pour prouver à ces dames qu'elles sont loin d'être parfaites et qu'elles doivent pratiquer un peu plus la vertu d'indulgence.

La femme est un ange, je suis d'accord en cela avec les poètes et les amoureux ; seulement c'est un ange sur qui saint Pierre a fermé les portes du paradis. —

PIERRE D'ANTAN,

Un charmant épisode

du passage du St-Bernard par Napoléon 1^{er}.

Nous sommes en l'an 1800.

Au fond du Valais, dans les gorges de la grande chaîne des Alpes, à l'extrémité du val escarpé que creuse la Dranse, est une pittoresque bourgade, la dernière qui se rencontre dans cette sauvage contrée, au pied du St-Bernard. St-Pierre est son nom. Là expire tout chemin praticable. Le seul qui y mène, de Martigny, est tracé périlleusement à travers les rochers au-dessous desquels la Dranse s'écoule.

Au mois de mai, les habitants s'étonnèrent d'entendre tout à coup le bruit des armes retentir dans leur étroite et solitaire vallée. Trente mille soldats

français arrivaient par la route escarpée, et, eux aussi, mesuraient d'un regard surpris ces monts inaccessibles, la grande muraille de l'Italie.

Annibal avait passé si loin de là ; mais il ne traînait pas avec lui l'artillerie et tout l'attirail des armées modernes. Et les habitants du pays ne savaient guère l'histoire d'Annibal, ce qu'ils savaient, c'est qu'ici il n'y avait nul chemin accessible à une armée : à peine un sentier étroit, glissant, taillé dans le roc s'élevant à pic sur le bord des précipices. — Pour se risquer sur cette rampe meurtrière, il fallait le cœur du confiant pèlerin, du robuste chévrier, du savant infatigable. Mais une armée ! que pourront les bons pères du St-Bernard pour elle ? qui la nourrira ? où passeront ses provisions, ses bagages, ses canons ?...

Cependant cette armée passera ; car elle est composée de soldats allant au secours de leurs frères dans les champs du Milanais, du Piémont et de la Ligurie. On accourt pour voir Bonaparte à la tête de ses braves. Le voilà ! c'est bien lui. Une redingote grise et un chapeau nu forment toute sa parure ; ses traits doux et graves n'accusent pas trente ans. Ses joues maigres sont bruniées par le soleil de l'Italie et de l'Égypte. A son approche, la population se découvre avec respect.

Les apprêts sont bientôt terminés. Au premier signal, la troupe s'élance en chantant à l'escalade du St-Bernard. La musique marche en tête des régiments comme à une parade ou à un assaut. Voyez ces troncs d'arbres creusés, voitures nouvelles et pesamment chargées que cent soldats traînent joyeusement en se relevant de proche en proche. Ce sont ici les canons, les affûts, plus loin les cartouches, les munitions, tout ce qu'il faut à une armée. Les chevaux passent comme les hommes, soutenus cette fois et presque portés par le cavalier.

Le 20 mai, le général Bonaparte lui-même se prépare à gravir ; il lui faut un guide sûr. On lui désigne un jeune père pauvre, intrépide et accoutumé à affronter les glaces, les neiges et les torrents. Le Premier Consul lui demande s'il veut l'accompagner. — Pourquoi non ? reprend-il avec insouciance, sans même attacher son œil indifférent sur le conquérant qui l'interroge. Il n'a jamais ouï parler du général Bonaparte, ni de ses campagnes d'Italie, et l'écho des batailles d'Arcole et des Pyramides n'est jamais arrivé jusqu'à lui. La vue d'un grand homme ne le frappe pas plus que celui d'une armée. Au fait, tout cela est moins grand que ses montagnes, et il n'aurait pas changé son long bâton ferré pour l'épée que le maître de la France portait à son côté.

Pourtant ces deux hommes, à leur insu, se ressemblaient beaucoup. Tous deux, dans leur vie si différente, poursuivaient des chimères. A l'un, il fallait le monde, l'autre n'était pas moins ambitieux ; il envoyait aussi des biens que le sort avait placés au-dessus de lui : un beau chalet, de grandes prairies, un nombreux troupeau et le droit de prétendre à la main de la fille unique du magistrat de son village.

Chemin faisant, le naïf jeune homme entretenait les héros qu'il conduisait des châteaux en Espagne où se complaisait sa pensée. Napoléon, tout en gravissant, souriait à ses confiants discours, il admirait qu'on eût de l'ambition pour si peu. Un chalet à tant de fenêtres, avec tant de bétail, sur le bord de ce torrent ignoré, dans cette prairie solitaire que fermaient la Dranse et la chaîne des Alpes, c'était un bien étroit horizon aux yeux de l'homme que la France ne pouvait déjà plus contenir.

« Ta maison élevée, disait-il, tes étables remplies, tes revenus assurés, que ferais-tu ? »

— Oh ! j'irais chercher mon vieux père dans sa pauvre cabane, et je lui dirais : Tout ceci est à vous. Cette chambre, sur la droite, est la vôtre. »

Bonaparte se tut un moment. Il contempla la colonne belliqueuse qu'il voyait grandir et s'étendre sur la croupe onduleuse des monts ; on eût dit un serpent immense qui les pressait de ses anneaux depuis les profondeurs des vallées jusque par delà les nuages. Dans la foule, des conscripts fléchissaient çà et là, la joue mouillée d'une larme de fatigue et de douleur, en comparant leurs souffrances aux douceurs du toit paternel. Mais à la voix du chef, ils avaient oublié leurs longues peines ; et vous les auriez vu railler à leur tour ceux de leurs camarades, enfants comme eux, qui voulaient s'arrêter pour prendre un moment de repos.

Le général revint à son guide. — Et le reste du

logis, qu'en ferais-tu ? l'autre chambre, celle que tu l'arrangeais à main gauche ?

— Ah ! ce n'est pas celle-là qui m'embarrasserait. Si vous aviez vu Thérèse... vous ne savez pas comme elle est belle. Mais je ne sais pourquoi j'y pense, pauvre comme je suis.

— Je suppose que son père te la donnât, vous voilà mariés ; vous êtes établis ensemble, dans ta belle maison, dont tu m'as fait le plan ; eh bien ! après ?

— Comment, après ? Mais je serais heureux !... »

L'entretien finit sur ces mots.

On arriva au sommet du St-Bernard ; des tables dressées par la prévoyance du Premier Consul attendaient les soldats. De là, ils planaient sur la France et l'Italie. Ils étaient à dix mille pieds au-dessus du niveau des mers. Jamais les drapeaux d'une armée n'avaient flotté si haut.

L'armée s'inclina avec surprise et respect sur le seuil du couvent, devant la religion lui apparaissant, dans les vieillards qui habitaient là, si secourable, si dévouée, si courageuse, car les cénobites que nos soldats contemplaient étaient aussi des soldats ; et ils n'avaient pas deux chances ; dans le combat où ils étaient engagés, il ne devaient que mourir ; la gloire ne souriait pas à leurs efforts ; ils devaient mourir inconnus aux hommes pour lesquels ils avaient vécu et souffert.

Après quelques heures de repos, Napoléon fit un signe à son guide : le père reprit son bâton ferré, et tous deux s'avancèrent vers l'Italie. Les grandes fatigues étaient passées ; mais les grands périls étaient venus. On avait à glisser sur les glaciers ; un élan trop rapide, un entraînement involontaire, un choc, une crevasse, tout pouvait vous jeter dans les abîmes ; c'était là que la science du guide, son adresse, son courage étaient surtout nécessaires au voyageur. Le jeune père dit à Bonaparte qu'il répondait de tout, et ils se lancèrent.

Je dis qu'ils se lancèrent ; car il n'y avait pas à essayer de descendre naturellement la rampe redoutable. Il fallait prendre le même parti que les soldats ; ils se laissaient glisser à la ramasse. Le Premier Consul n'hésita pas ; il s'assit gaîment et roula, dirigé par le père qui évitait toutes les difficultés et tous les périls avec autant d'adresse que s'il eût compris quelles destinées il tenait sous sa main. La descente fut aussi heureuse que rapide. Le Premier Consul mit le pied dans les vallées du Piémont. Un premier succès lui ouvrit l'Italie.

Quelques jours après, il congédia le jeune père. Notre Valaisan se sépara sans regret du grand homme, il retournait à son village et comptait avec joie les pièces d'or que le général lui avait jetées ; il admirait son étoile d'avoir tant fait pour lui. En traversant l'hospice, il étala aux regards des religieux sa fortune, puis il partit. Dans ses rêves, il faisait sortir de son trésor bien des merveilles ; il n'y avait que le grand pré, le chalet et la main de Thérèse qu'il n'y pût pas trouver.

A cette pensée, une larme amère était arrivée à ses yeux et avait interrompu ses chants, quand, plongeant sur St-Pierre, un spectacle inattendu le frappa... Le village se découvrait tout entier ; c'étaient bien là ses sauvages abords, son ruisseau impétueux, son clocher antique, ses simples chaumières ; mais une haie, nouvellement plantée, marquait des limites nouvelles ; cent ouvriers achevaient une vaste étable avec sa laiterie, son colombier, ses hangars. Plus loin, au bord de la Dranse, haut, spacieux et couronné de rubans et de fleurs, s'élevait un chalet inconnu, le plus beau de la contrée. Les villageois, pressés sur le chemin, admiraient ce spectacle qui, pour eux aussi, tenait de l'enchantement. Et, assis en maître au seuil de la riante maison, en face de la foule qu'il considérait avec un doux air de triomphe et de repos, était un vieillard... Le guide s'élança ; d'un coup de son bâton ferré il a bondi sur l'autre rive du torrent ; il court au vieillard, l'embrasse, crie : « Mon père ! »

Et comme le jeune homme, à genoux sous la bénédiction paternelle, remerciait Dieu et pensait à Thérèse, le vieillard reprit doucement : « Quelque chose manque ici. Il faut une maîtresse de ménage dans un logis si beau et dans un domaine si riche, mais, regarde, il n'y manquera rien ! »

En ce moment, toute la jeunesse du village, instruite de son retour, accourait au bruit des instruments et apportant en triomphe Thérèse. Le père obtint que la bonne et douce ménagère prit possession, à l'heure même, de la demeure enchantée. Pour lui, il n'y entra que deux jours après, quand